



## D'UNE DÉFINITION ET DE QUELQUES VÉRITÉS (II)

La musique transporte sur le plan des réalités supérieures de l'être. Elle dégage de toutes les ornières ; elle allège la matière et nous grandit vis-à-vis de nous mêmes. Tout a été dit de ses attributs souverains, de son extraordinaire pouvoir, et l'on sait encore qu'elle intervient pour marquer avec solennité les étapes décisives de l'existence, pour relever l'autorité des attitudes et des gestes consacrés, pour nous introduire en harmonie d'âme dans les rythmes millénaires.

Tout proche de l'humble désir humain la langue musicale s'installe dès les premiers temps du monde. Alors que la pensée lentement s'agrége, que la cosmogonie et la philosophie antique édifient les systèmes et fondent les doctrines, elle dilate le secret de l'Inévitable et préside à l'éveil de la Chimère. La jeunesse hellène, on se l'imagine, l'écoute à l'heure où les parfums moites du soir se répandent dans l'ombre des myrtes et des orangers, où le cri de la cigale s'énerve dans l'herbe molle de la terre des dieux. L'hymne à Eros et aux Muses retentit ; il s'unit aux frémissements de la cythare ; et les corps souples des éphèbes se plient harmonieusement au rythme de la danse. Mais aussi la musique accompagne les cérémonies qui honorent la divinité. Elle a sa place assignée devant l'autel des ancêtres ; elle précède la lente progression des cortèges funéraires à travers la cité ; elle enveloppe dans la stridence des crotales et la carresse voluptueuse des flûtes d'ivoire de blanches théories défilant dans les enceintes sacrées. Partout elle souligne le geste rituel des prêtres et l'imprègne d'un caractère de majesté et de dignité. Et ainsi, de siècle en siècle, la musique bienfaisante présente à l'homme la coupe qui contient les philtres d'oubli et les breuvages de bénédiction.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin ni de remonter si haut. Considérons notre époque. Ici la musique est un simple délassement, disons selon Pascal, un divertissement ou, d'après la formule courante, un agrément, et admettons en cette occurrence qu'elle ne pénètre pas bien profondément dans les âmes, qu'elle se tient à fleur de vie comme un frisson à la surface de l'eau calme. Autre part, les esprits cultivés et curieux lui demandent de leur révéler le secret des logiques abstraites ou l'équilibre harmonieux qui conditionne les rapports des choses exactement exprimées. « Les seules rêveries qui valient viennent des nombres », déclare Ernest Psichari. Plus

loin, elle dispose les âmes aux douces ferveurs des épanchements ; elle contient l'image chère de leurs désirs, la palpitation secrète de leur volupté ; elle élargit la conception d'un idéal ; enfin, pour les sens avides de douceur et d'apaisement, elle est à la fois le miel de l'Hymette, l'ombre ailée des oliviers du Céphise, l'huile et le vin du Bon Samaritain.

De toutes les manifestations de l'activité esthétique, laquelle pourvoiera de subtiles correspondances comparables à celles qu'offre l'art musical ? Il emprunte à la vie le rythme et l'opulence de ses énergies passionnées ; il est la vie même de quelques-uns dont il immortalise l'être et la pensée alors que toute la matière est dissoute. S'introduire dans l'intimité des chefs-d'œuvre est donc animer sa propre vie de nobles et agissantes virtualités qui, sans l'art, resteraient inexhalées et inexprimables. Mais il y a plus encore dans la langue musicale, suave, « divine », tout émotion et sympathie, qui ne nous suggère jamais qu'une forme de beauté épurée, dégagee des contacts bas et des appétits vulgaires, réalité profonde à la fois et souffle de l'esprit qui nous précède en attisant des flammes agonisantes dans le chaos des forces déchues et dans la cendre des ambitions éteintes. Et l'artiste y transporte la sublimité des visions d'âme, la substance intégrale de ses rêves, de ses espérances et de ses chimères comme si les possibilités de suggestion et de re-création qui en résultent fussent capables d'agenouiller dans l'extase des hommes accoutumés à ployer le front devant les sollicitations des plaisirs faux et des réalisations brutales.

Ce n'est pas seulement à l'intensité du frisson émotionnel pur que l'œuvre d'art devra sa valeur et son prix, pas même à ses mérites extérieurs, capables d'élever le ton des enthousiasmes collectifs, lesquels ne sont peut-être que des exaltations morbides ou un bruit vide de des excitations de la mode. L'esprit ne se perpétue pas en se nourrissant d'un parfum capté dans la brise du soir ou d'un rayon dérobé aux pâleurs des nuits lunaires. Par delà l'Ephémère même renaissant et se renouvelant au sein de la durée, subsistent les causes et les principes éternels hors desquels on cherchera vainement un point de stabilité et de certitude, une règle pour résister aux hallucinations du siècle et des directions pour neutraliser les défaillances et les égarements de la nature.

Jouir est une chose, juger en est une autre, remarquait avec sagesse Brunetière. Il est nécessaire parfois de sortir de nous-mêmes et de faire abstraction de nos préférences eu égard aux lois qui nous ont institués fonction du corps social. De même aussi devons-nous ne

## ASSAINISSEMENTS

point perdre de vue qu'auprès des facultés obscures, prêtes à assujettir, à obnubiliser les facultés nobles, les déterminations de la pensée, d'une certaine pensée, l'évidence de la raison gardent une force d'expansion irréductible, distincte du contingent.

Donc, sans nous leurrer de vains objets, mais aussi sans prétendre restreindre un domaine dont les voies restent ouvertes aux fantaisies aventureuses du moi, nous croyons que l'effort d'art né des mouvements profonds de l'individu n'acquerra de sens définitif qu'autant que les délibérations de l'esprit dominant la mutabilité de la forme et les particularités du caractère auront proclamé dans la vision d'un idéal suprême la précieuse et nécessaire vérité concédée aux hommes de bonne volonté.

Jouissance auditive, plaisir de l'oreille ! termes lourds d'une équivoque que l'on s'empresse peu de conjurer. Les mots comme les images ont leur faiblesse. Nous ne pénétrons leur sens que si, derrière l'impassibilité des symboles et la rigueur des rapports conventionnels, nous nous efforçons de distinguer la participation de l'éternel humain.

Sachons écarter de l'art le reflet fugitif des courants de surface. Discerner et choisir impliquent le recours de multiples expériences. Et si, par elles, les réalités se dépouillent du convenu et de l'artificiel, s'éclairent, se transforment pour composer la trame de la durée, soyons certains que par elle également nous sera dévoilé le sens intime et définitif de la véritable beauté.

Enfin, au terme de ces réflexions, je vous avouerais que la meilleure manière de servir la musique est, non de se perdre à son sujet en de vaines et stériles spéculations, mais de s'en faire l'apôtre, et cela en s'inspirant des principes et d'un ordre que l'accident humain ne saurait ébranler. Car vous n'ignorez pas que la dilection dont elle est cause tient d'une source plus pure que le désir, d'un ressort plus caché que l'intention, d'une fonction moins expliquée que la volonté, et qu'en nous baignant dans la spiritualité de ses formes et les flots de sa grâce, elle nous révèle les aspects infinis d'une beauté sans voiles et d'un idéal sans précarité ni déclin.

Albert LAURENT.

« En tous pays on cherche, dans l'intérêt des médiocres, à creuser un fossé entre le peuple et les artistes, et l'on affirme qu'il existe deux musiques : la musique populaire et... l'autre, qu'on ne qualifie pas. » [G. Doret.]

« On oublie trop souvent que dans la musique, il faut avant tout des gens « doués musicalement ». S'ils ont l'âme philosophique, l'esprit littéraire, des facultés scientifiques, l'émotion des formes ou de la couleur et avec cela une oreille fautive, ils ne sont, en musique, absolument bons à rien. » [Jean Huré.]

M. H. Béraud écrit : « Il y a dans la musique actuelle, tout comme dans les lettres et les arts, des essais de petits-fils-à-papa qui spéculent uniquement sur les efforts de la critique. » C'est une phrase d'assainissement qu'il était nécessaire de formuler en ces années où dans le moindre vagissement d'un nouveau né à la mamelle, beaucoup de snobs croient reconnaître les affirmations définitives et indiscutables du génie.

A force d'avoir parlé d'artistes incompris, il y en a qui finissent par comprendre ceux qui ne disent rien du tout, jusqu'à devenir sourds au vrai langage.

Que des esprits émerveillés d'art par la réalisation d'un pâté de sable, cherchent à convaincre leurs égaux de sa rare beauté, cela ne nous gêne en rien ; mais qu'à force de bruit, de réclame et d'argent, ils désaxent les cervelles, pour qu'un jour on nous propose tranquillement de remplacer N.-D.-de-Paris par ce tronc de cône, cela dépasse les limites.

Comment existe-t-il tant d'individus internationalistes sans leur pays ; c'est-à-dire qui excluent leur propre pays de l'amour et de l'intérêt universels qu'ils portent au genre humain ? Nous assis-sons à cela en art, en littérature comme en politique.

Pour être internationaliste, il faut l'être avec son pays, afin d'avoir à soi une connaissance spirituelle pour réaliser des échanges internationaux.

Accordons toute notre attention critique et admirative aux étrangers et à leurs œuvres, sans agir pour cela, comme un Français qui, après une représentation shakespearienne, déciderait de ne s'exprimer plus qu'en anglais. Ce qu'il ne ferait jamais avec cette excellence accordée à quelques-uns par la langue qui est un héritage racial et spirituel.

Ils ne sont pas internationalistes, ils sont « anationalistes », c'est-à-dire qu'ils n'ont plus de langue, plus de chants, plus de formes, plus d'âmes : quelque chose comme les Limbes de l'Esprit.

Seule, l'acquisition d'une discipline supérieure peut permettre l'abandon de la discipline commune. L'Art, la Science et la Morale sont soumis à cette loi : l'enfreindre c'est condamner l'œuvre à la mort.

Seule, la création artistique, scientifique ou morale qui est assez puissante pour affirmer l'existence d'une discipline supérieure, peut, sans danger pour elle-même, abandonner la commune discipline.

Une série de créations semblables affirment et précisent un style grâce auquel ces œuvres sont assurées de survivre.

G. MIGOT.